BYZANCE BABYLONE

GEORGES-ANQUETIL

# Le Bal sur le Volcan

*MŒURS DE VACANCES*

1927

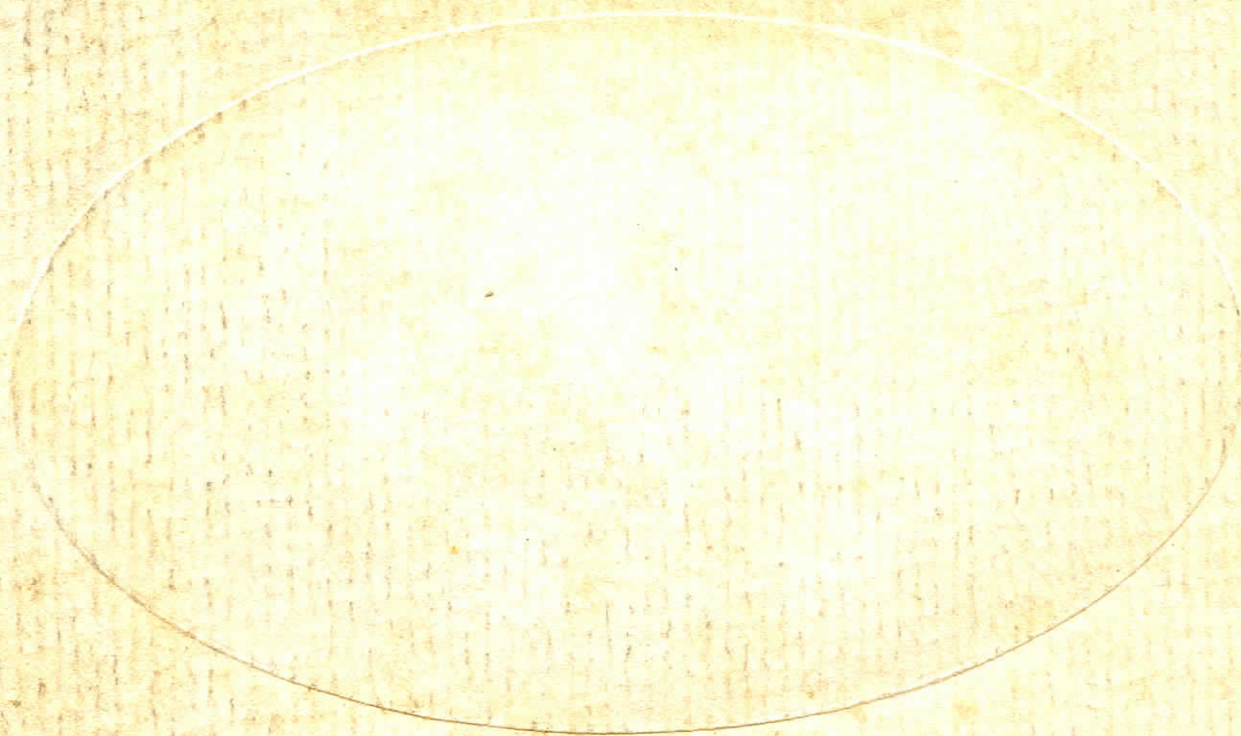


G. SEIGNAC. — LA VAGUE



*Prix Net :* **20** *francs*

GOMORRHE SODOME



BYZANCE

BABYLONE

GEORGES-ANQUETIL

# LE BAL SUR LE VOLCAN

MŒURS DE VACANCES

1927

GOMORRHE

SODOME

LES ÉDITIONS GEORGES-ANQUETIL, 39, Boulevard Berthier, PARIS (XVII^e)

# POURQUOI CE PAMPHLET?

*" Si, au lieu de s'acharner à cacher les hontes, on les dévoilait, j'imagine que tout n'en irait que mieux ".*

**Octave MIRBEAU.**

*" Lorsque les hommes de fortune assise n'ont plus ni foi en Dieu, ni crainte de la Justice, ni respect d'eux-mêmes, le devoir du publiciste est de ramasser leur fange et de la leur jeter au visage ! "*

**Dr LUIZ.**

*" Attirer l'attention publique sur les scandales et réclamer leur répression, est-ce donc commettre un acte répréhensible ou bien n'est-ce pas rendre, au contraire, au pays tout entier, un véritable service ? "*

**Alexandre MILLERAND.**

*(Plaidoirie pour Lucien DESCAVES.)*

*" Laissez dire, laissez-vous blâmer, condamner, emprisonner, laissez-vous pendre, mais publiez votre pensée ! Ce n'est pas un droit : c'est un devoir.*

*— Mais l'abus ?*

*— Sottise que ce mot ! Ceux qui l'ont inventé, ce sont ceux qui vraiment abusent de la presse, en imprimant ce qu'ils veulent, trompant, calomniant et empêchant de répondre ".*

**Paul-Louis COURRIER.**

# Une page d'actualité



C'EST l'impudicité qui a perdu la noblesse française et qui perd aujourd'hui bourgeoisie et plèbe. Les mœurs chevaleresques et galantes qui distinguèrent nos aïeux ont disparu ; le mariage est devenu une affaire.



Le concubinage dédaigné, nous sommes en pleine promiscuité, tant la paillardise est devenue universelle, tant elle est pour nous chose légère.



Nous voilà parvenus à l'amour uni sexuel ; on parle de parties fines où la passion se livre, comme les Romains de Juvénal, à des combats tribadiques.



Dernier mot d'une société qui se meurt en appelant l'amour, et qui ne retrouvera l'amour, la vie, l'honneur, que le jour où s'échappera de sa conscience le cri de salut : JUSTICE !

PROUDHON.

(Publié en préface à l'*Institut de Volupté*, de Fernand Kolney, aux Éditions Georges-Anquetil.)

*Væ vobis qui ridetis nunc.*
(Luc, VI, 25).

*« Et la femme était vêtue de pourpre et d'écarlate et parée d'or, de pierres précieuses et de perles ; elle avait à la main une coupe d'or pleine des abominations et de la souillure de ses impudicités. Et sur son front était écrit ce nom mystérieux : la grande Babylone, la mère des impudicités et des abominations de la terre. Je vis cette femme enivrée du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus. »*

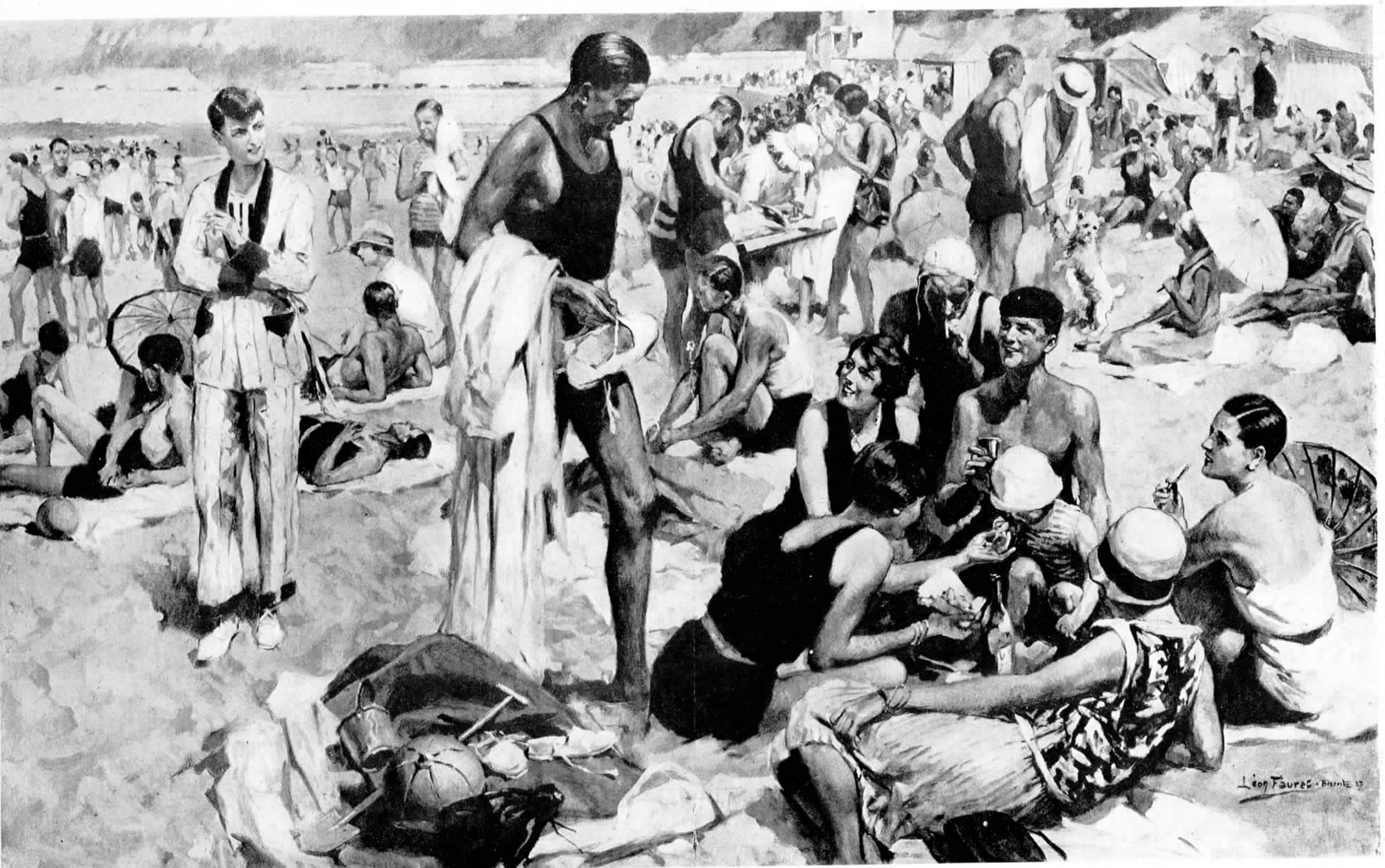
(Révélation de Saint Jean)

Je vois une race pourrie,
Un festin préparé pour les vers du cercueil !
Dans la jactance de l'orgueil,
Que disent-ils à Samarie ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La vision finit. Le prophète fidèle
La redit à la foule, et fut plus haï d'elle.
Israël, désormais perdu de voluptés,
N'avait plus le regard qui saisit ces clartés.
La nuit se fait profonde où s'éteint la prière !
Jérusalem dormit à ces coups de tonnerre ;
Et maudissant les saints, résolue à périr,
Ne sut point s'éveiller, pas même pour mourir...

(Les Filles de Babylone).




LE BAIN DE SOLEIL DE BIARRITZ

(La composition de Léon Fauret parue dans le numéro de *L'Illustration* du 27 août 1927 et commentée ci-après)



# Plus bas que le Directoire !
# Plus bas que le Bas-Empire romain !

*« Peuple de Ker-Is, repens-toi et fais pénitence... car le Seigneur est lassé d'avoir toléré tes forfaits...*

*« Ker-Is !... Ker-Is !... le malheur est sur toi si ton repentir n'arrête pas la colère de Dieu...*

*« Ker-Is !... Ker-Is ... tremble pour tes habitants, pour tes palais et tes richesses... Le châtiment viendra pour toi, car la droite du Seigneur est terrible... »*

MARC DAUBRIVE.
*(La Cité luxurieuse).*

Et d'abord, pour qu'on ne taxe point d'exagération l'auteur de *Satan conduit le bal*, je vais citer mes auteurs.

*L'Illustration*, qui ne passe pour un journal ni bolcheviste, ni tendancieux, ni pornographique, a publié, dans son numéro du 27 août dernier, la composition de Léon Fauret (que nous avons tenu à reproduire ci-contre), avec cette légende : « LA DENIÈRE MODE A BIARRITZ : LE BAIN DE SOLEIL PIQUE-NIQUE, SUR LA PLAGE DES BASQUES ». Suivait ce texte, toujours de l'*Illustration :*

« *Il est de mode, cette année, aux heures les plus chaudes du jour où, jadis, on recherchait la fraîcheur de l'ombre, de s'étendre* DANS LE PLUS LÉGER DES COSTUMES *sur le sable brûlant et de prendre, après le bain de mer, son bain de soleil, qui dore la peau comme un pain sortant du fournil... Et comme il importe d'innover sans cesse, c'est la petite plage des Basques, jadis délaissée pour la grande plage proche du Casino, qui est, à présent, l'endroit le plus* SELECT *pour ces agapes.* »

Là vraiment, cher confrère, votre note est parfaite et tout y est : de l'exhibitionnisme au snobisme, attesté par le trait final.

Reproduisant lui-même cette composition, notre confrère *Paris-Matinal* la commente en ces termes fort justes :

« *L'accent de vérité que l'auteur a su donner à son tableau confère à ce document la valeur même d'une photographie. Il est certain que le dessinateur ne montre ici que ce qu'il a vu, et l'espèce de « sympathie » qu'on lui sent pour ses personnages est le garant de sa bonne foi. Voilà donc, lorsque tous se plaignent de la dureté des temps, les scènes qui se déroulent sur la côte basque : n'est-ce pas, sous le costume — si l'on peut dire — moderne, la vision des spectacles libertins qu'on reprocha aux grandes époques de décadence? Ces hommes nus, ces femmes sans sexe, pipe à la bouche, cet étalage insolent de luxe et d'oisiveté, cette promiscuité sans pudeur qui fait songer à une « partouze » licite, tout cela assure plus de recrues au bolchevisme que les discours des militants et les brochures de propa-*

*gande. Si le peintre a voulu dire cela, convenons qu'il a réussi.* »

Rappelons que ce n'est pas l'auteur de *Satan conduit le bal* qui parle : c'est le quotidien *Paris-Matinal.*

Son opinion est-elle isolée?

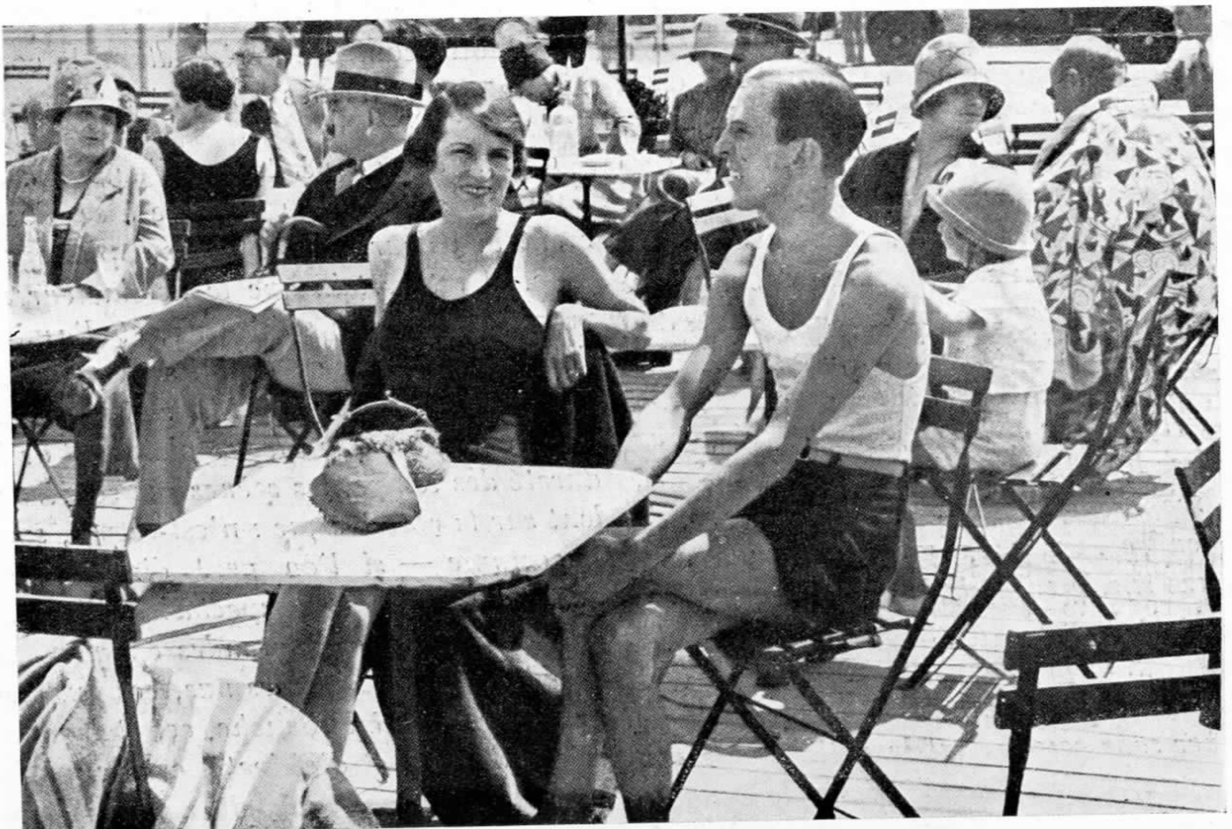
Voici ce qu'écrit l'*Œuvre :*

« *La saison de Deauville est finie et l'on peut écrire que ce n'est pas trop tôt. Sans être de ceux qui se scandalisent aisément, j'avoue que, chaque année, les excentricités dont on fait des informations sensationnelles arrivent à rendre odieuse cette délicieuse plage normande qui serait incomparable si elle n'attirait les rastas et les mufles du monde entier.*

» *Croyez bien qu'il y a d'autres joueurs que ceux dont on commente les pertes et les gains autour du tapis vert du Casino. Croyez bien qu'il y a d'autres sportsmen que ceux qui achètent les yearlings.*

» *Il y a d'autres baigneuses que celles qui vont s'asseoir ruisselantes sur un siège de bar, que celles qui se mettent des diamants pour se tremper dans l'eau, que celles qui s'étalent* TOUTES NUES *sur le sable pour compléter l'apothéose de music-hall qu'est la* grande quinzaine, *qui dure un mois.* »

Et l'article se termine en flétrissant « ce ramassis de métèques plus ou moins dorés, d'orientaux plus ou moins smyrniotes et hindous, ces Américaines toquées et vicieuses, ces Anglaises qu'on ne recevrait pas en Angleterre, ce syndicat de Grecs qui exploitent la salle de jeux, tous ces affranchis attachés aux poches d'un patron généreux, toute cette racaille de noceurs nostalgiques, de joueurs névropathes, de filles pareilles à la poupée de Jeanneton, de boxeurs nègres et de danseurs plus ou moins barbeaux qui ne représentent qu'un échantillonnage de ce que le monde entier comporte d'abject et d'inutile ».



Divorcé de Mlle Coty, M. Paul Dubonnet fait admirer à ses contemporains, au Bar du Soleil, à Deauville, et son anatomie et sa nouvelle femme Mme Nash.

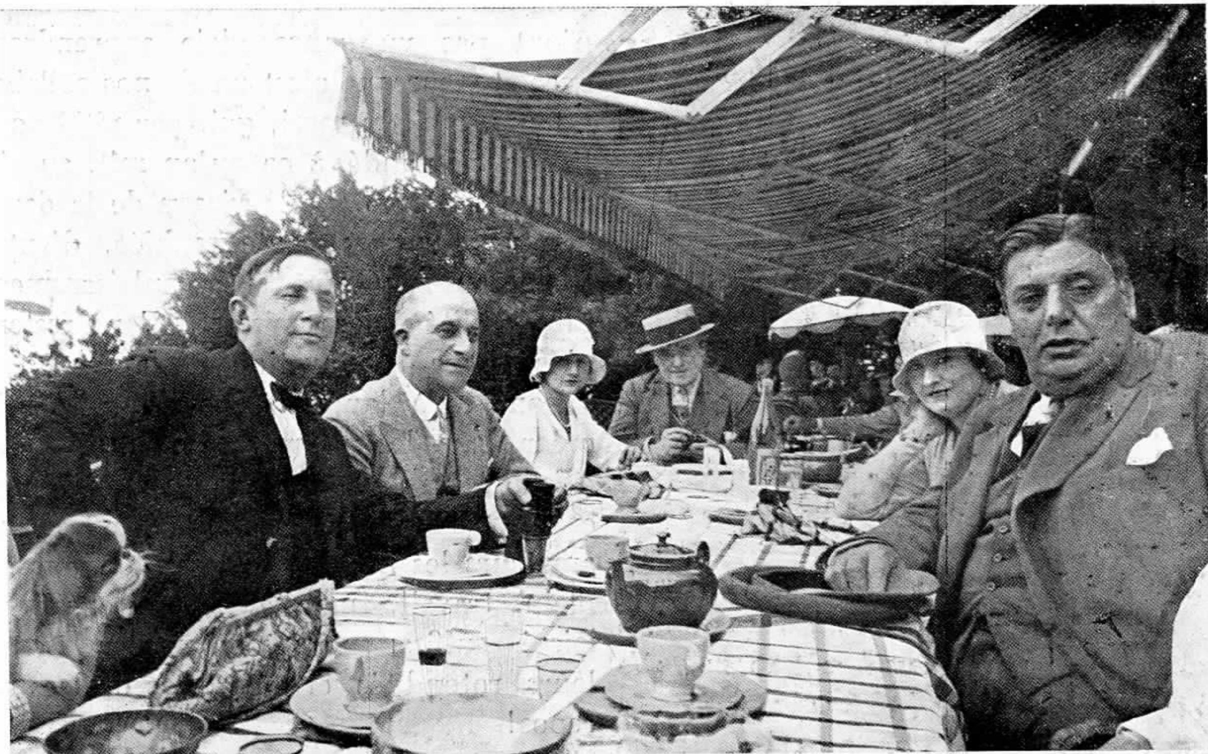
Malheureusement, à ce ramassis de métèques, il faut bien reconnaître, en le déplorant, que se mêle le suprême gratin de la haute société parisienne. La luxueuse revue de notre ami J.-S. Marchand : *Sur la Riviera normande*, nous a montré, pris sur le vif, tous les personnages de premier plan de Paris, mâles et femelles, dans les déshabillés les plus suggestifs.

Nous devons, en outre, à l'obligeance confraternelle du *New-York Times* de pouvoir reproduire d'autres clichés qui ont bien, ceux-là, la valeur de pièces à conviction, puisque ce sont des photographies prises, comme on le voit, en plein midi, au milieu des groupes de baigneurs, à l'heure même de la promenade. Tous les jours d'août, le mondain *Figaro* a consciencieusement publié, en page 2, les noms vénérés de nos plus marquantes marquises, duchesses, comtesses ou baronnes villégiaturant à Deauville, et a d'ailleurs non moins consciencieusement décrit leurs toilettes, chaque jour différentes. Celles-là, c'était peut-être de la racaille de luxe, mais tout de même pas des métèques. Tout le faubourg Saint-Germain se retrouvait au grand complet...

*
* *

Or ces gens « nés » et racés ont-ils du moins conservé un peu de tenue, un peu de dignité, un peu de respect humain dans cette sarabande et cette orgie internationales? Voyez l'extraordinaire Album de Sem : *White Bottom's*, qui marque ses victimes de 1927 au fer de la caricature la moins outrancière, donc la plus féroce : vous allez y reconnaître le Tout-Paris!

Pauvre Tout-Paris, que personnifieront éternellement Mistinguett (107 ans), Cécile Sorel (214 ans), Raquel Meller (321 ans), Maud Loti (11 ans, communiante), Maurice de Rothschild (3 ans, en enfance)! Ah! j'oubliais le très parisien peintre Foujita, qui fut, cette saison, avec ses anneaux de sauvage aux oreilles, le grand animateur, et dont la femme, née Lucie, est naturellement devenue Liouki,



**Un déjeuner à La Roche-Vasouy, près Honfleur**

De droite à gauche : M. Jean Sapène, directeur du *Matin*, Mlle Rotival-Chiappe, Marquis de Portalon de Senas, Mlle Chiappe, le Préfet de Police, notre confrère Maurice Prax, du *Petit Parisien*, et le petit pékinois de Mme J.-S. Marchand.



— Honolulu ? Buenos-Ayres ? Tokio ?
— Non... Deauville ?...



A Deauville, tout le monde étant artiste, les académies sont ouvertes même aux enfants.
... Mais les modèles sont des femmes du Monde !

transformation aussi nécessaire pour acquérir la célébrité en France que la pédérastie est devenue indispensable à tout écrivain avide de gloire!

Et, autour de ces fantoches, les innombrables marionnettes mondaines, arborant des maillots de dix mille francs, en filet de pêcheur, en liège, en coquilles de nacre, en perles fines, — ce qui est le comble de l'anormal, puisqu'en l'occurrence le mollusque est à l'intérieur! — en n'importe quoi d'ailleurs, pourvu qu'on montre le plus de viande possible. Les girls de M. Volterra pourront briguer le prix de pudeur, si l'on compare leurs déshabillés à ceux de nos femmes du monde. A Juan-les-Pins comme à Biarritz, à Deauville comme au Touquet, ce fut, cet été, la folie de la chair. En dehors même de l'heure du bain, non seulement les femmes ne portent plus de pantalon, mais elles s'arrangent, s'installent, s'asseoient pour que ça se constate bien. Et ce ne sont pas les grues! Ce sont les femmes *honnêtes*. Oui, les femmes *mariées*. Et les plus en vue, dans les deux sens du mot. Ceux de nos lecteurs qui n'ont pas vu ce scandale apprendront avec stupeur que c'est un de nos collaborateurs, ami du mari, qui, par pitié pour lui, a demandé à ce qu'on mît, au clichage, un loup sur le visage de la dame que vous verrez photographiée, d'autre part, en montrant si complaisamment l'intégralité de ses cuisses... Il ne restera plus, pour l'innovation de la prochaine saison, qu'à lancer la charmante idée de créer, sur les plages à la mode, des « feuillées » pour femmes du monde. Car ces dames n'auront plus qu'à montrer aux amateurs les muscles et les sphinxters en plein travail, maintenant qu'elles ont laissé suffisamment contempler toutes leurs rotondités et tous leurs orifices au repos!

⁂

Si vous croyez que j'exagère, je vais, en plus des document assez convaincants

# LE BAIN D'UNE FEMME HONNÊTE EN 1927



(Cliché de notre confrère *"Le New-York Times"* pris en plein midi sur la plage de Deauville — on le voit, au milieu des baigneurs).

C'est nous qui, par égard pour le mari de la dame, avons fait ajouter un loup, qu'il ne aut pas pour cela appeler un loup de mer, car, si notre héroïne semble tenter le loup, elle n'en porte pas.



APERÇUS DE DEAUVILLE...
(On reconnaît la silhouette du *Royal*)
— C'est probablement aussi une femme honnête!

que fournit la photographie, invoquer le témoignage de mes confrères.

Voici ce que je lis dans le *Ruy Blas* du 1er août :

« *Les couturiers, qui devraient chercher à rendre la toilette féminine plus gracieuse, plus normale et surtout plus digne des femmes honnêtes, cherchent un costume de bain. Les femmes, toutes les femmes, nos femmes comme nos filles, sont en ce moment habillées le jour en pêcheuses de crevettes et déshabillées le soir comme ne l'étaient pas autrefois les pensionnaires ou demi-pensionnaires des maisons de désillusions. Je sais bien qu'une honnête femme n'a rien à cacher, mais ce n'est tout de même pas une raison pour tout montrer. Peut-être serait-il temps de trouver une jupe qui, sans pour cela cacher les jambes, si on tient à les faire voir, cacherait, au moins quand on est assis, les cuisses et... le reste.*

» *L'heure du costume de bain pourrait venir plus tard, quand on aurait trouvé celui pour la ville. D'autant que le costume de bain, tel qu'on le comprend et tel qu'on le cherche, consiste surtout en un « non-costume » qui ne supporte pas l'eau et est destiné à faire au soleil, sur la plage, des effets qui rappellent par trop ceux des Zigouigoui's Girls sur le plateau des music-halls.*

» *Autrefois, du temps de Valti, on chantait «* J' te ferai voir mon petit tra la la *», mais on ne le montrait pas, aujourd'hui on ne chante pas, mais on le fait voir. Est-ce un progrès? J'en doute, car du même coup, on a tué le désir.* »

Ce costume de bain, qui ne supporte pas l'eau et qui caractérise si bien la logique d'une époque a également le don de révolter Maurice de Waleffe, qui prend à témoin de son indignation le million de lecteurs du *Journal* :

« Costumes de bain, *portait l'affiche. Mais quels costumes*, écrit-il et s'écrie-t-il. *Les uns, imbriqués d'écailles de sirène, moulaient ces grandes jeunes filles* NUES *et minces dans une armure de Saint-Georges terrassant le dragon. Les autres, souples comme du papier de soie, aux couleurs acidulées de bonbons anglais, les offraient à nos yeux comme des fondants. Mais tous ces maillots se présentaient à sec. Je réclamai : un costume de bain est fait pour aller à l'eau! On me répondit que je n'y entendais rien : nos baigneuses d'aujourd'hui prennent seulement des*



Un "Salon" d'actualité, d'Albert Guillaume :
*Élégance balnéaire.*

bains de soleil *et quand, ainsi que Baudelaire les a chantées,*

*Comme un bétail pensif sur le sable couchées,*
*Elles tournent leurs yeux vers l'horizon des mers,*

*il n'y a aucune raison pour que leurs costumes aillent à l'eau. Conception qui permet de se « baigner » avec des ombrelles en plumes roses et des pendeloques de cristal. »*

La preuve d'ailleurs que les costumes de bain n'étaient, pour toutes ces femelles qu'un prétexte à se montrer à poils, vous allez la trouver dans cette anecdote que conte, dans l'*Œuvre*, Jean de Pierrefeu :

« *Sur la plage où je me trouvais au début de l'été on vit donc, comme partout, les femmes pareilles aux hommes dans leur maillot qui collait à la chair. Mais voici qu'au bout de quelques jours on put remarquer en elles un changement sensible.*

» *Les maillots féminins devenaient, à vue d'œil, de plus en plus courts sur les cuisses; d'autre part, on constatait qu'ils étaient de plus en plus échancrés sur la poitrine et dans le dos.*

» *Etait-ce un effet de l'eau salée sur des étoffes peu solides, sujettes au rétrécissement? On l'aurait cru naïvement si l'on n'avait signalé que certaines baigneuses avaient été vues échancrant largement leurs maillots à coups de ciseaux.*



Un autre " Salon " à corser, d'Albert Guillaume : *Bain de Soleil.*



APERÇUS DE DEAUVILLE...
(On reconnaît la silhouette de l'ombrelle japonaise).
— Encore une femme honnête!

» *Au bout de trois semaines, il était devenu possible de distinguer très aisément les femmes à cette particularité qu'elles portaient à l'heure du bain ainsi qu'à l'heure du bain-de-soleil, c'est-à-dire toute la journée, une sorte de pagne, style Rarahu, relié aux épaules par de minces lanières d'étoffe. C'était le maillot de bain primitif ou ce qu'il en restait, ajusté à la coquetterie féminine qui croit plaire aujourd'hui par l'impudeur.*

» *Et cette mode fit fureur à ce point que le jury, institué sur ces entrefaites, pour juger des plus élégants costumes de bain, se vit obligé de décerner le premier prix à la baigneuse la mieux « culottée » par le soleil, car en fait de costume, elle n'avait guère que la peau.* »

Aussi bien ce serait une erreur grossière que de supposer que cet exhibitionnisme a été particulier à la France.

Les femmes bavaroises viennent de jouer au football en maillot devant des publics d'hommes naturellement ravis. Et le *Carnet de la Semaine* observe malicieusement qu'après avoir dit : *Cachez vos*

# Quelques tableaux des " SALONS DE PARIS " qui semblent assez appropriés à l'illustration de cette chronique



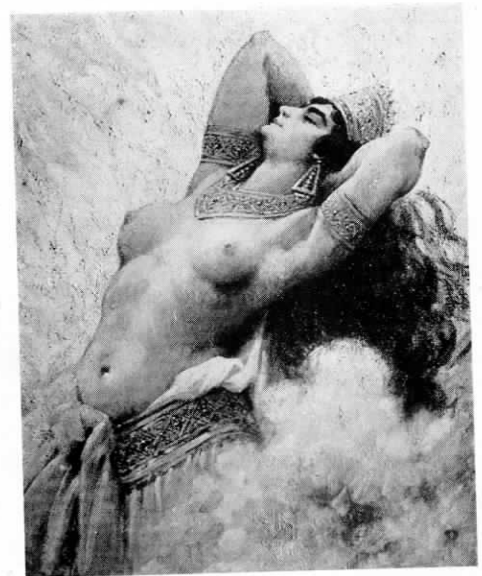
JEUX MARINS, par J. Lefeuvre



LA PROMENADE EN BARQUE, par Allard L'Olivier



JAZZ, par Carry



UNE SCDOMITE, par Louis Béroud



LES PLAISIRS DE NÉRON, par Jan Styka



BAIGNEUSES A VENISE, par A Faugeron

*bras! Cachez vos gorges! Cachez vos jambes*, les derniers mandements épiscopaux précisent, cette fois : *Cachez vos cuisses!* si bien qu'on se demande anxieusement jusqu'où devront donc monter nos évêques?

Voulez-vous un écho de la célèbre plage italienne du Lido : lisez ces quelques coups de pinceau de Ferdinand Bac, dans *Comœdia* du 10 septembre :

« ...*Où est-on? A Newport? A Ostende? A Miami? En quel siècle? Dans quelle planète? Est-ce une extrême civilisation qui se meurt dans l'excès, une confusion de style, de lois, de sexes? L'aurore d'une barbarie nouvelle? Une fête de la peau? Une* teinturerie d'épidermes? *Une héliothérapie en musique, accompagnée de boissons glacées? C'est une rôtisserie de chairs vivantes, dans une incroyable cacophonie de jazz, d'hygiène et d'inconscience, de toutes les nationalités mêlées.*

*Toute l'Europe centrale, depuis le Rhin jusqu'au Bosphore et du Tyrol à la Bessarabie, s'est donné rendez-vous là pour jouer les tritons et les sirènes de Bocklin, le peintre bâlois, ou simplement pour vautrer sa graisse dans le sable chaud, « faire son choix » de mille formes de paresse, oublier les servitudes des habits, des bureaux, des convenances surveillées par la police des villes.*

*Une vie de coktails, de submersion, et de piano mécanique, d'exhibitions... ou triomphantes ou affreuses de l'animal* humain, *déformé par la gourmandise et les mauvaises positions, mais ignorant de son ridicule luisant, ou orgueilleux de sa magnificence plastique. C'est une suite d'avantages et de dégradations, impudeurs et injures à la vue, éblouissements antiques, tentations foudroyantes. Ecœurement. C'est la nausée de la chair, la confusion des formes sociales marchant sur la tête, des fusions inouïes, un effarement, des effronteries ravissantes. Quel contact terrible, quelle mêlée, quelles comparaisons accablantes! La caricature de la* Tentation de Saint Antoine. »



PLEIN AIR A LONGCHAMP
Tête à tête en plein public, sur un banc public, au milieu de la voie publique.



AUTRE PLEIN AIR A LONGCHAMP
(Nous laissons à nos intelligents lecteurs le soin de composer eux-mêmes la légende).

Cette « *confusion de sexes* », cette « *rôtisserie de chairs vivantes* », cette « *vie d'exhibitions* », cette « *nausée de la chair* » ne constituent donc pas le triste apanage des plages françaises : elles sont l'indice international de la décadence de toute une époque.

Car, tout de même, cette absence totale de pudeur a une répercussion forcée sur les mœurs, et si vous voulez, par exemple, connaître le « ton » de celles de cet été à Deauville, lisez ce simple extrait de l'article que mon confrère Charles de Richter consacre dans *Fantasio* à la « plage fleurie » :

*Assez loin du rivage, par certaines belles nuits, il est un canot automobile qui sort du port et vient stopper juste en face le Casino. Que fait-il? Mystère. Mais la légende veut qu'à la même heure sorte du Normandy Mme M... X..., une de ces Américaines que Maurice Dekobra semble avoir prises pour modèle.*

*Sous son manteau de petit-gris que borde un col de renard bleu, elle est nue.*

*Au bord des flots où elle a donné rendez-vous à l'Elu, elle le rencontre, ignorant tout de son caprice, mais brûlé par l'attente. Elle lui dicte sa volonté, par exemple se jeter à la nage avec elle et atteindre le canot que l'on aperçoit à peine, le canot où Vénus l'attend.*

*Beaucoup s'effarent et prétextent un rhume (certaine nuit où l'amazone avait invité la garçonne bien connue de la plage — car elle a des goûts étranges — celle-ci prétexta autre chose). D'autres acceptent. Une femme de chambre, surgie de l'ombre, saisit au vol manteau et vêtements.*

*J'ignore le nom du canot, mais ici on l'appelle* La Barque à Cythère. *Il est vrai que d'autres aussi le baptisent :* Le F...umoir à Messaline.

*Histoire champêtre, celle de cette vieille tour en ruine où deux jeunes filles eurent l'exquise idée de faire des tableaux vivants, tandis qu'une troisième immortalisait ça à l'aide de son kodak. Il est heureux*



M. Henri Letellier pourrait sans doute vous dire qui est cette aimable personne photographiée à Deauville.



Le baron Edouard de Rothschild, roi de la finance internationale, sur les planches de Deauville.

*que sur ces ruines ait poussé à profusion la clématite protectrice qui leur permit de voiler leur nudité, car autrement l'arrivée d'une caravane de touristes eût pu les mettre dans une désagréable posture. Tout se passa d'ailleurs fort bien, et les touristes eurent la galanterie de se retirer.*

*Des histoires d'automobiles, rappelant celles du bois de Boulogne la nuit, et ayant pour point de ralliement telle forêt sur la route de Honfleur, ou telle prairie baignée de clair de lune entre Touques et Lisieux.*

*Célèbre le mot d'un agent arrêtant la môme Moineau (dame, quand on a une Packard, c'est pour s'en servir) et la laissant aller sans procès-verbal, parce que c'était un jour unique.*

*— « Oh! monsieur l'agent, vous n'allez pas me dresser une contravention le jour de ma fête?*

*— Ce serait dommage, en effet. Allez, filez! Mais ne recommencez que l'année prochaine... à la même date et ici. »*

*Sur la plage, à l'heure du porto, passe une grande jeune fille blonde dont le costume enfantin (on croirait le bon petit diable et sa jupe écossaise) s'orne d'une cravate bleue sur laquelle peut se lire cette inscription en lettres blanches :* Au grand large.

*— « Si c'est une réclame pour trouver un mari, émet sentencieusement Renée Tamary, on devrait l'avertir qu'elle fait fausse route. C'est le seul cas où les hommes aiment être logés à l'étroit. »*

*Il y a un Turc au grill du Casino, un Turc superbe chargé de veiller sur le café et dont le physique n'est pas sans troubler maintes soupeuses.*

*Le malheur, c'est qu'on s'est amusé à conter à Mad. L... qu'il était... comment dire?*

*— « A quoi cela se voit-il? interroge la naïve enfant.*

*— A ce que tu ne le verras jamais rire, explique Michel George-Michel, parce*



Toujours Deauville...

Au centre du trio, Mlle Loti ne se croit pas de la petite... Maud.



A Deauville, M. J. D. Cohn essaie de fixer sur la plaque, pour la postérité, l'air... cohn du baron-député Maurice de Rothschild.

*que les eunuques sont des gens... dont les histoires ont toutes mal fini.* »

*A une table de baccara, un mari dont nous respectons l'incognito invite un ami à dîner.*

— « *Seulement, ne venez pas plus tard que 7 heures 1/2... C'est le jour réservé par ma femme à l'amour.* »

*Madame, qui est présente, ne rougit pas. Au contraire.*

*Un des plus notoires joueurs montre à ses amis un morceau de jade sculpté et représentant sept couples enlacés que l'on croirait échappés de l'œuvre de l'Arétin :*

— « *Cela s'appelle les sept jours de la semaine, dit-il.*

— *Oh! mon pauvre vieux, s'exclame alors M. de Alv..r, pourquoi te vieillir ainsi? Moi, je mets une nuit pour les accomplir.* »

Evidemment, ces grands esprits ne sont préoccupés que de la question qui tourne autour de leurs organes génitaux dont ils sont si complaisamment exhibitionnistes. Jouir, par la gueule et ailleurs, est le seul souci de ces monstres, qui constituent cependant l'élite de la société moderne, vue là en liberté. Et je songe à la vie sur l'*Eldorado* de Paul Brulat. C'est la même chiennerie des Grands de la Terre. Mais qui donc a osé rapprocher une telle époque des mœurs du Directoire? Nous avons dépassé le Bas-Empire romain, nous nous roulons dans la fange hideuse de Babylone et de Sodome. Soyons d'ailleurs bien tranquilles : nous aurons la même fin!...

* *

Deux autres « *distractions* » occupent cependant les loisirs de nos maîtres : les courses et le jeu. Il me faudrait la plume de Maurice Prax pour vous bien parler des premières, vous présenter propriétaires et jockeys, joueurs et poulains, mais je puis et dois peut-être formuler une rapide observation sur le baccara. Si le bidet est roi, le tapis vert est *vice*-roi : on



« Maurice, baron de Rothschild, fait admirer à son harem la blancheur de sa peau ».
(Cette légende n'est pas de nous : elle est de notre mondain confrère *"Sur la Riviera Normande"*.

ne sort donc quand même pas du vice! Je ne sais d'ailleurs lequel est le plus écœurant...

Voici la table au minimum de cinq cents louis — la table à dix ou quinze louis est appelée avec mépris celle de l'Assistance publique! — Voici les bancos de soixante. quatre-vingts et cent mille francs, mais qu'est-ce que ces misères, en regard du « Privé », où il n'y a d'autre maximum que celui de la folie des joueurs? Ici, c'est la table privilégiée des Vagliano, des Zographos, des Heliopoulos, des Zaphiropoulo, la table où l'on verra des bancos de QUATRE MILLIONS, où l'on sera surpris de rencontrer Môssieu Simond, de l'*Echo de Paris*, et Môssieu Marcel Hutin, du même, tandis que M. Léon Rénier, le grand patron des cinq grands, se contentera d'un minimum de deux cent cinquante louis, et M. Eugène Lautier, de la pauvre petite table à dix louis! Les jetons de cinquante mille francs — qui représentent chacun l'élément d'une fortune — passent et repassent comme des pièces de cent sous. Les énormes liasses circulent de main en main comme un menu de restaurant ou un programme de théâtre. Ces fous n'ont plus la notion de l'argent, qui n'a plus de valeur! Les femmes ont elles-mêmes tant de millions de bijoux sur elles! Il y a là pour plus d'un milliard de perles et de diamants, qui n'effacent, hélas! pas plus les rides qu'ils ne ravalent les poitrines croulantes, qu'on exhibe encore quand même; mais la moindre joueuse a son collier de trois cents billets et, devant elle, sa pile de cinq cents. Et en avant la valse des millions, toute la nuit, jusqu'à sept ou huit heures du matin, c'est-à-dire jusqu'au moment de retourner au lit, puisque, d'un bout à l'autre, c'est la vie à l'envers.

Alors, en sortant du Casino, ce formidable atelier où le Destin fait et défait les fortunes, les mêmes qui viennent, en une seule soirée, de jouer cent fois cent mille francs sur une carte, passent odieusement

indifférents devant une malheureuse qui tient un enfant de deux ans par la main et donne le sein à un autre bébé. Ils n'ont pas la pensée de donner à la mère abandonnée seulement vingt sous, eux qui distribuent des pourboires de cinq cents francs au garçon de l'ascenseur, et dont la femme, chaque soir, donne cinquante louis au gigolo professionnel qui la fait danser. Et, dans cette étrange ville, où l'élégante paie chaque jour cent quarante francs son ondulation, où le moindre piquet de corsage coûte cent francs, où les flacons de parfums à quinze mille francs se vendent comme ici un litre d'eau de Cologne, où les chasseurs se font deux mille francs par jour, où l'on paie cent francs une chambre de courrier — quand on la trouve! — et mille francs une chambre de maître, si bien qu'on y dort à cent francs de l'heure, dans cette cité de l'Irréel, du Rêve et du Fantasque, où se donnent rendez-vous tous les Princes des mille et une nuits et où se gaspillent tant de trésors... les Pauvres peuvent crever de faim : la charité n'a pas droit de cité; l'humanité ne connaît que le stupre de la luxure et le frisson du jeu. Dans ces bêtes, il ne reste plus rien d'humain; la folie est reine; le concours est ouvert en permanence à qui sera le plus stupidement excentrique et on remarque à peine cette originale qui ne prend ses bains qu'à cheval, tandis qu'on est épaté par cette Princesse qui a loué deux appartements du *Royal* pour ses trente-cinq chiens, lesquels sont chaque jour promenés par deux femmes de chambre spéciales dans deux automobiles réservées.



A BIARRITZ

L'heure de la charge : pointes en avant !



Type de crâneuse de Deauville.

Alors, quel peut être le sentiment de la malheureuse mère mendiante qui réclame du pain pour ses gosses, quand elle voit la provocation d'un tel défi à sa douleur?

Par peur d'en dire trop, je préfère passer la plume à mon confrère Alfred Oulman. La rosette de la Légion d'Honneur que lui a accroché l'actuel Président du Conseil lui-même sera, pour le Gouvernement, un plus sûr garant de modéra-



A BIARRITZ
Mademoiselledame Alice Cocéa, comtesse de La Rochefoucauld, montre ses dents et ses cuisses.

tion que l'indépendance trop absolue de ma boutonnière. Voici donc ce que vient d'écrire le directeur du *Petit Bleu* :

*— Un million au banco!*
*— Banco!*
*— Banco!*
*— Messieurs, vous êtes deux...*
*— Une place libre à la table à 20 mille.*

*Tout à coup la nouvelle qu'une bombe a été lancée dans un dancing jette un froid et toute cette société de trop riches, de faux riches, d'affolés et de fous, sent passer un frisson.*

*Tout de même si, un jour, à force de lire dans les journaux le récit de leurs excentricités stupides et coûteuses, les anarchistes ne se contentaient plus de piller de vagues magasins de chaussures à bon marché ou les rayons d'une épicerie!... Si l'énumération répétée à satiété du prix de colliers dont un seul ferait vivre plusieurs familles pendant leur existence entière, de toilettes dont certaines représentent le salaire de toute une année d'un ouvrier honnête, si, en un mot, le bruit impudent — et imprudent — fait autour des plaisirs coûteux des stations à la mode décidaient — qu'ils soient vrais ou faux, sincères ou non — les « damnés de la terre » à commencer le grand soir en troublant une grande soirée! Si tout à coup l'*Internationale *couvrait* le Black bottom *du jazz plus international encore!*

*D'autant que, somme toute, ce serait si facile.*

*Que ce soit dans un Touquet picard, un Deauville normand, ou un Biarritz basque, combien sont-ils pour garder les milliards d'argent, de bijoux, de richesses étalées avec tant d'ostentation? Une poignée d'agents prêtés certains jours par la Préfecture de Police et quelques gendarmes! La partie ne serait pas égale. La bombe de Juan-les-Pins sera-t-elle l'avertissement salutaire? « Tout ce joli monde » comprendra-t-il que nous sommes à une époque où la vie est trop dure à des millions de Français moyens écrasés d'impôts et exploités par les mercantis, où*



Les mannequins à Deauville.

*trop d'autres se débattent dans la misère, pour que longtemps encore ils puissent se livrer publiquement à leurs ébats excentriques?*

*Qu'ils fassent des bancos de plusieurs millions, qu'ils achètent des chevaux de six cent mille francs, qu'ils dépensent cinquante louis pour leur déjeuner ou cent pour leur dîner, que leurs poules se promènent avec des centaines de mille francs*

cusera donc pas d'être un esprit révolutionnaire et subversif.

Or voulez-vous bien rapprocher ce texte du commentaire du dessin de l'*Illustration* par *Paris-Matinal* : « *De tels tableaux assurent des recrues au bolchevisme* »!

Pourquoi?

Parce que de tels spectacles sont révoltants et font, partant, des révoltés.

SUR LA PLAGE... ...A BIARRITZ

Le peintre pour snobs Van Dongen, revêtu du dernier vêtement qu'il ôta à Juan-les-Pins, quand il choqua la pudeur bien connue de Mlle Otéro.

*de perles sur le gésier et autant de diamants à leurs doigts et à leurs poignets, soit! si ça les amuse et si ça leur plaît!*

*Mais qu'ils y mettent un peu plus de discrétion, que cela se sache le moins possible, qu'on cesse de le publier pour satisfaire leur vanité ou dans l'espoir d'attirer à leurs côtés d'autres affolés plus effrontés encore!*

*Si la faim est mauvaise conseillère, la colère, l'indignation et même simplement l'envie le sont aussi : ça pourrait finir par mal finir, très mal!*

Voilà le cri d'alarme d'un confrère officier de la Légion d'honneur, qu'on n'ac-

Souvenez-vous, Messieurs nos Dirigeants, que même si leurs propos ne sont pas toujours agréables à vos oreilles, les pamphlétaires sont des prophètes.

Eh bien, en vérité, je vous le dis : Vous pourrez, comme vous l'avez fait, le jour du Grand Prix, placer le Casino de Deauville sous la garde d'autant de gendarmes que vous voudrez; vous ne conjurerez pas l'inéluctable, si vous ne faites comprendre aux jouisseurs de ce monde qu'ils ont dépassé les limites de l'Odieux et de la Folie.

Place au cœur et à l'intelligence!

S'il n'est déjà trop tard...

Car si ce ne sont pas les avions allemands qui détruisent Paris-Babylone, ce sera, en dépit de tous les Locarno, la race jaune ou la race noire opprimée, qui, en pulvérisant toute une Europe pourrie, apportera, terrible soldat de Dieu, Son châtiment de toujours à ceux qui ont méconnu et transgressé Ses lois.

Les Temps sont révolus, je le répète.

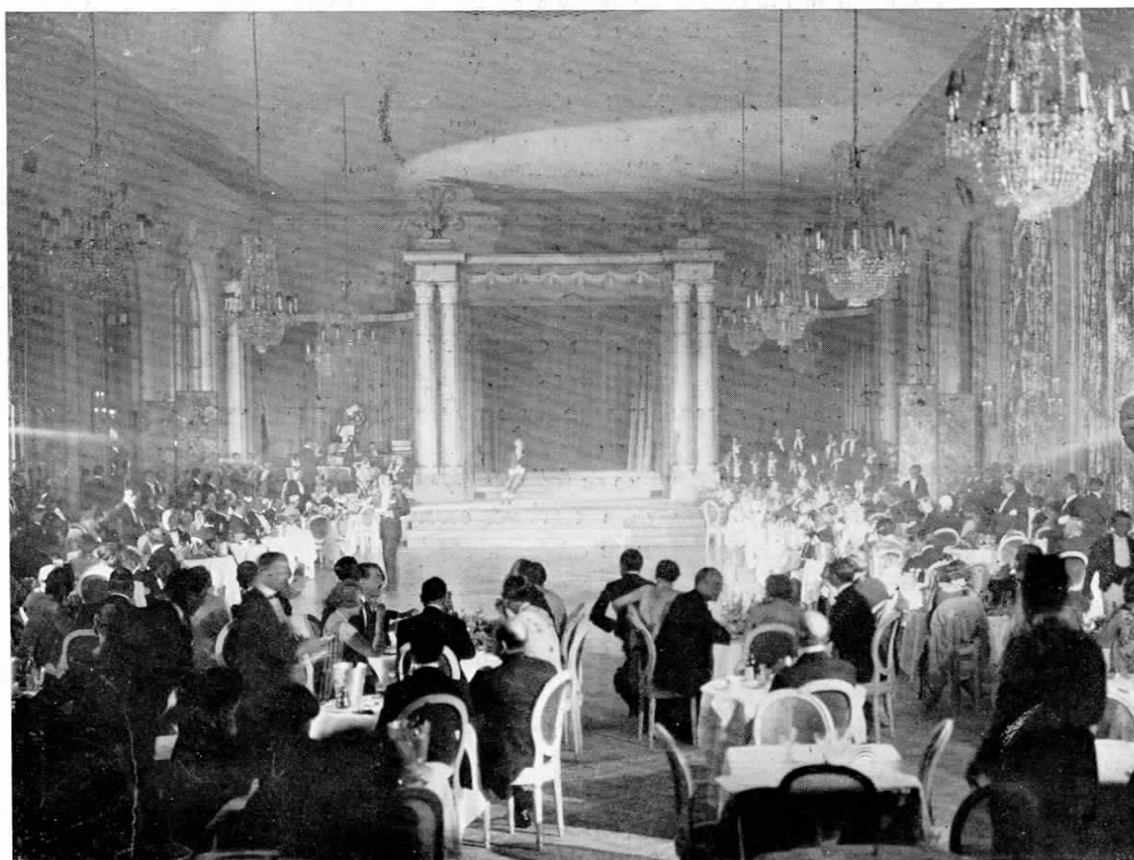
Relisez l'Apocalypse de Saint Jean, d'où j'ai tiré l'exergue de mon *Satan conduit le bal* :

« *Malheur à la Terre et à la Mer, car le Diable est descendu vers vous, animé d'une grande colère, sachant qu'il a peu de temps.* »

Et les mœurs que je dénonce ici ne marquent pas la fin d'une société : elles sonnent le tocsin d'un monde.

**GEORGES-ANQUETIL.**

## A PROPOS DE LA BOMBE DE JUAN-LES-PINS



*Un milliard de bijoux au dîner des "Ambassadeurs" de Deauville !...*

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé de lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés,

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh ! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache !...

VICTOR HUGO.

# Jouisseurs de ce monde, relisez l'Écriture et prenez garde !

*J'ai regardé le pauvre : il est seul sur la terre ;*
*La soif le brûle : il n'a point d'eau !*
*Mais je l'entends pleurer et j'ai le cœur d'un père :*
*Je veux soulever son fardeau...*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*La glaneuse, au bord du sillon,*
*Fournira son tribut pour le fard de vos filles ;*
*Le mendiant paiera patente de haillon :*
*Vous affamez cent familles*
*Pour engraisser un histrion :*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Puis vous direz que Dieu pardonne :...*
*Ses regards se sont irrités.*
*Il a vu dans Juda cet insolent contraste :*
*La misère des uns, le luxe des cités,*
*Et par les vices et le faste*
*Tous les délires excités.*
*Je vous dirai votre folie :*
*Ce peuple, en le pillant, vous l'avez corrompu.*
*Et ce n'est plus qu'un vase où fermente la lie.*
*Avec la foi il a rompu :*
*Retrouvez un frein qui le lie !*
*Il nourrit d'effrayants désirs,*
*Il ourdit contre vous des vengeances sauvages ;*
*Il veut de l'or, des jeux, des festins, des loisirs.*
*Consultez-vous, riches et sages :*
*Faites au peuple des plaisirs !*
*Ne lui demandez plus d'attendre !*
*Il a pesé le joug, il le voudra briser.*
*Le feu de la révolte a couvé sous la cendre :*
*Qui connaît l'art de l'apaiser,*
*Quand Dieu le laisse se répandre ?...*



*Le Seigneur dit encor :*
*. . . . Les Filles de Sion*
*Excitent ma colère et mon aversion :*
*Qu'elles prennent garde et le sachent : je déteste*
*La femme aux yeux hardis, au maintien immodeste,*
*Qui, par ses pas, son air, ses gestes affectés,*
*Par ses cheveux luisants avec art ajustés,*
*Par toute son étude et toute sa parure,*
*Allume dans le peuple un foyer de luxure.*

Vous voulez qu'on vous voie, et j'ai les yeux sur vous :
Vos chers cheveux, objets de tant de soins jaloux,
Je les ferai tomber et vous rendrai chauves ;
Et l'or et les rubans, les nœuds aux reflets fauves,
Les diamants taillés qui pendent sur le front,
Avec vos beaux cheveux pour jamais tomberont.
Et je vous ôterai vos bracelets, vos bagues,
Vos voiles complaisants, menteurs en leurs plis vagues,
Vos écharpes de soie aux dessins élégants,
Vos fards et vos colliers, vos maillots arrogants,
Je vous ôterai tout. J'ôte les broderies,
Les talismans secrets ornés de pierreries,
Les flacons de parfums : ces parfums séducteurs,
Versés sur vous, seront changés en puanteurs.
Vous marcherez pieds nus, humbles. Des cordes dures
Se noueront sur vos reins, où luit l'or des ceintures,
Et le cilice étroit, de vos robes de fleurs
Remplacera le faste et les vives couleurs.



Ses trafiquants étaient des princes ;
Ses marchands, sur la pourpre assis,
Dans le gain s'étaient endurcis.
Tyr, disaient-ils, a pour provinces
La mer, et l'Egypte, et Tarsis !
Malgré l'or de Tarsis et l'Egypte féconde,
Tyr, reine de la mer, a disparu du monde.
Tous les vices l'avaient ornée,
La courtisane couronnée,
Chère et funeste aux nations ;
La terre aimait cette fleur, née
De l'amas des corruptions.
Où le stupre abonda, le châtiment abonde :
Tyr, reine de la mer, a disparu du monde !



Là, dans mille splendeurs incessamment accrues,
Luttaient d'orgueil les monuments.
Ce n'était que palais, hauts arceaux, colonnades ;
La tour de Bel montait aux cieux !...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dans la ville partout des choses magnifiques,
Des trésors chez tous les marchands ;
Autour des grands bazars, des espaces rustiques,
L'or du négoce et l'or des champs.
La foule des seigneurs se promenait dorée,
Jetant l'or au bourgeois actif ;
La populace nue adorait, enivrée,
Mille colosses d'or massif.
C'était un bruit sans fin d'industrie et de fête :
Le gros peuple divinisé,
S'estimant sans égal et portant haut la tête,
Se disait seul civilisé.

*Il regorgeait d'auteurs, de devins, d'astronomes ;*
*Il les comptait par bataillons ;*
*Mais tenant en mépris la foule des grands hommes,*
*On faisait cas des histrions :*
*Pour les oisifs de Cour, multitude arrogante,*
*Et pour les trafiquants vainqueurs,*
*Un art s'était créé : la débauche élégante,*
*Qui de cent mains souillait les cœurs.*
*C'était l'art-roi, fécond en merveilles lascives ;*
*Partout, de ses chants dissolus*
*Sonnaient et triomphaient les notes corrosives,*
*Et la chasteté n'était plus !*
*Dans cet air épaissi de vapeurs de luxure,*
*Parmi ces vices orgueilleux,*
*S'entendre appeler* pauvre *était l'unique injure*
*Qui fît encor baisser les yeux.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Ah ! Babel s'amusait, et l'on en parle encore :*
*Son peuple, aux voluptés nourri,*
*S'entendait à jouir. Jamais, depuis Gomorrhe,*
*Aucun peuple n'avait tant ri !*
*— Allons, ville des jeux et de la bonne chère,*
*Certes, je t'ai laissé du temps !*
*Es-tu prête ? Pour moi, ce que je compte faire*
*Ne saurait tarder, et j'attends...*
*Car Dieu comptait les jours : ne crois pas qu'il oublie !*
*Maintenant, perle des cités,*
*La coupe est à son fond ; il faut boire la lie*
*De la force et des voluptés.*
*Tes jardins sont en fleurs ; tu n'as pas un portique*
*Où ne brillent le marbre et l'or.*
*Es-tu prête ? J'attends. Sur ta joue impudique*
*Quel fard saurais-tu mettre encor ?*
*Allons, allons, fais vite. Accorde tes cithares ;*
*Tiens tes bouffons prêts à chanter ;*
*Verse tes meilleurs vins, revêts tes habits rares :*
*Un peuple vient te visiter !*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Le roi Balthazar soupe avec ses concubines,*
*Ses ducs, ses fous et ses devins.*
*Il rit, il est content du maître des cuisines,*
*Il fait venir ses meilleurs vins.*
*Et l'on boit sans compter aux dieux de la patrie,*
*Dieux d'or, dieux de fer, dieux de bois,*
*Qui, donnant à Babel la force et l'industrie,*
*Soumettront la terre à ses lois.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Invisible témoin, Dieu se met de la fête :*
*— « Tant d'insolence m'a lassé.*
*« Savourez le festin qu'annonça mon prophète,*
*« Buvez le vin que j'ai versé ! »*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Et la terrible MAIN comme un soleil éclate,*
*Jetant d'effroyables rayons;*
*Et l'on vient dire au roi qu'au lieu de flots, l'Euphrate*
*Roule vers lui des bataillons.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Babylone si dure en ton hautain royaume,*
*Et si molle dans tes festins,*
*En toi j'ai vu revivre et Gomorrhe et Sodome :*
*Je t'ai fait les mêmes destins.*
*Tu péris à jamais. De ta pourpre adultère*
*Il ne reste pas un lambeau.*
*On cherche en quel endroit tu pesas sur la terre :*
*Tu n'es rien, pas même un tombeau.*
*Les démons, les hiboux, le chacal aux cris aigres,*
*Hantent seuls ton sol empesté ;*
*Le bouc y dansera ; j'emplirai de chiens maigres*
*Tes retraites de volupté.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Tout tremble, tout se tait ; le roi Balthazar, blême,*
*Cherche qui peut le secourir.*
*Daniel est appelé dans cette heure suprême ;*
*Mais c'était l'heure de mourir !*
*— « Roi, dit Daniel, c'est Dieu présentement qui raille !*
*« Ces mots, en langage inconnu*
*« Que sa main flamboyante écrit sur ta muraille,*
*« Disent que ton jour est venu.*
*« COMPTÉ, PESÉ, LIVRÉ ; Babylone est captive ;*
*« Son dur Empire est partagé.*
*« Dieu l'égale à Sodome, à Gomorrhe, à Ninive :*
*« Tu le bravais. — Il est vengé ! »*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Quel fut ton lieu, Babel ? Le soleil, de ses flammes,*
*A calciné ton sol maudit,*
*Et le bouc a dansé sur tes débris infâmes,*
*Comme Isaïas l'avait prédit.*
*Puis tout a disparu de ce sol d'épouvante ;*
*L'oiseau dans l'air a dit : Fuyons !*
*L'Arabe vagabond n'y dresse plus sa tente,*
*Le bouc le laisse aux scorpions.*
*Ainsi Dieu, de sa main, sur cette cendre jaune,*
*Trace encor ses justes arrêts :*
*Et le monde a gardé cela de Babylone,*
*Trois mots : MANE, THÉCEL, PHARÈS !*



AU TOUQUET-PARIS PLAGE...



Heureusement que l'enfant qu'on voit ici est sur une marche plus haut au lieu d'être sur une marche plus bas !...

APERÇUS...

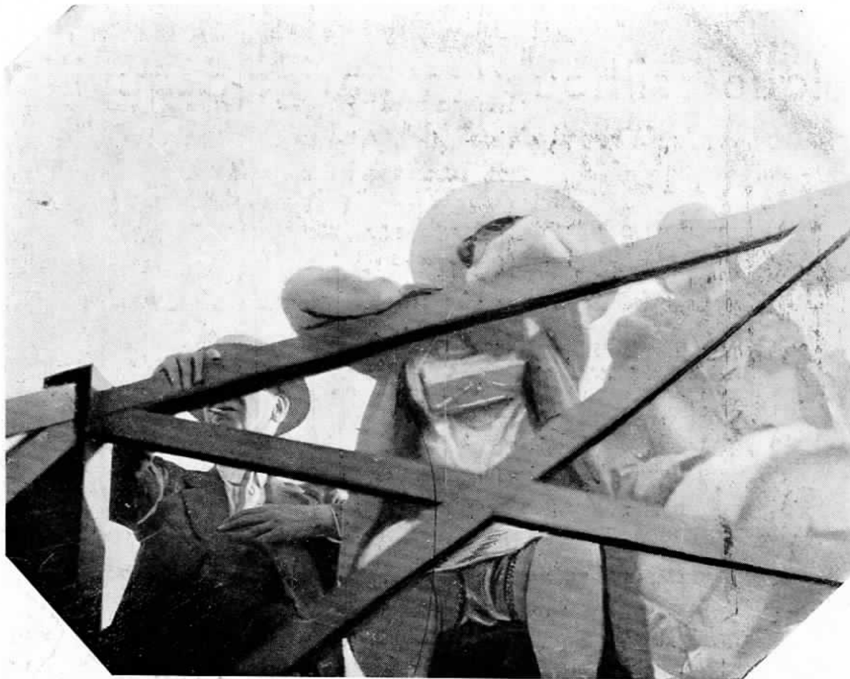


A DEAUVILLE

Le déjeuner en costume de bain de Mlle Yvette Laurent.

(Tenue du nouveau *"Guide des Convenances"* pour l'année 1927).

PLEIN AIR AUX COURSES...



Une baronne au nom mondialement connu à côté d'un duc non moins connu.

(Le sous-vêtement intime a été ajouté par nos soins pour sauvegarder la pudeur de nos lecteurs).

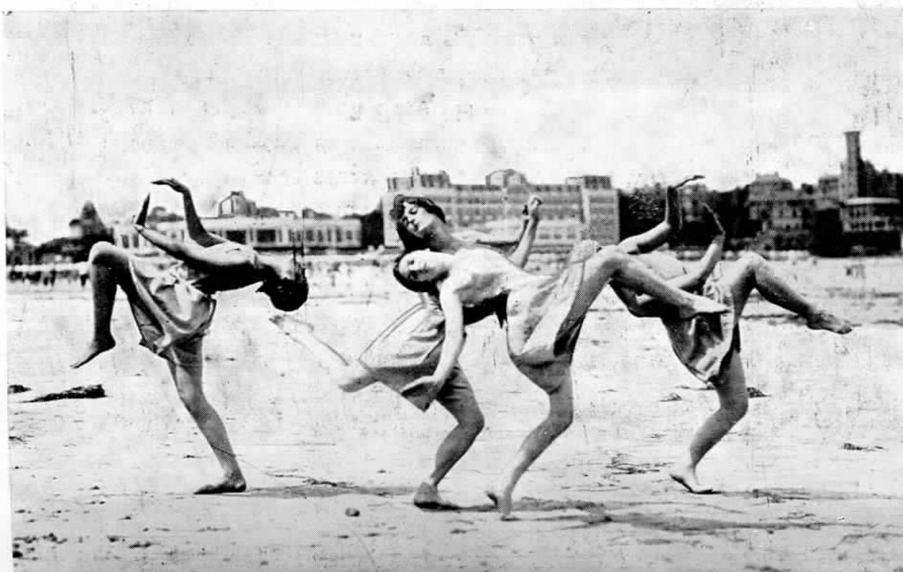


N'IMPORTE-OU-SUR-MER...
Le Manoir à l'envers.



*Face*, en anglais, se prononce *fèce*.
VUE DE *FACE* A DINARD.

A DINARD...



Une fresque de jeunes filles modernes du grand Monde.

# Quelques silhouettes parigo-deauvillaises

extraites de l'Album

## " WHITE BOTTOM'S 1927 "

de l'illustre dessinateur SEM

## et dépeignant assez fidèlement une époque



M. HENRI LETELLIER



M. J.-GABRIEL DOMERGUE



Mme H. LETELLIER



MAUD LOTI



M. et Mme H. LETELLIER



M. MANTACHEFF



DU BRUIT... DU VENT!...



M. TIGRE DE RÉGNIER



M. LÉON RÉNIER

## Autres personnages de l'Album de SEM



AGHA KHAN



JOSÉPHINE BAKER



BARON-DÉPUTÉ M. DE ROTHSCHILD



CÉCILE SOREL



LE DESSINATEUR SEM
(par lui-même)




MISTINGUETT

*" Je souhaite, sans trop l'espérer, la convalescence de cette civilisation malheureuse où tout est à l'envers, depuis que l'amour lui-même s'est retourné ".*

José GERMAIN.

(Préface de *Comment les femmes se perdent*).


IMPRIMERIE SPÉCIALE
DES ÉDITIONS
GEORGES-ANQUETIL
34, Rue Laffitte. PARIS (9e)

Les Editions
Georges-Anquetil
39, boulevard Berthier
Paris (XVIIe)

